NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

76 N° 4 1954

Pourquoi ne seront-ils pas prêtres ?

Pierre DELOOZ (s.j.)

p. 392 - 412

https://www.nrt.be/fr/articles/pourquoi-ne-seront-ils-pas-pretres-2455

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Pourquoi ne seront-ils pas prêtres ?

Les études de sociologie religieuse qui abordent le problème des vocations sacerdotales se multiplient. Elles tendent à en fixer les données scientifiquement observables et permettent de tirer des conclusions pratiques. Elles ne peuvent pourtant faire perdre de vue que l'analyse scientifique du phénomène « vocation » n'épuise pas la réalité, puisque toute vocation est rencontre d'une prévenance divine et d'une libre réponse humaine. En ne s'attachant qu'à la face visible de la réponse humaine, on doit savoir qu'on se place à un point de vue légitime mais incomplet.

La brève étude que voici se place à ce point de vue; elle voudrait cependant, par delà l'ordre de dignité mineure qui lui convient, éclairer ceux qui ont mission de guider les jeunes gens vers le point de vue total, celui du Christ.

Cette introduction n'est pas inutile si l'on veut saisir sans équivoque le but de cet article, qui est double : d'une part décrire quelques données sociologiques positives qui accompagnent l'éclosion de la vocation, d'autre part énumérer les motifs d'abandon de la vocation chez les jeunes gens de l'enseignement secondaire. Précisons immédiatement que nous appelons vocation, pour faire court, le fait qu'un jeune homme a envisagé pour lui-même la possibilité de devenir un jour prêtre ou religieux. Nous ne préjugeons évidemment pas de l'authenticité de cet appel.

Notre but est donc de déterminer une part du contexte sociologique qui voit naître habituellement la vocation ainsi entendue; puis de chercher pour quels motifs explicites le jeune homme, qui a songé à la vocation, a renoncé à cet avenir.

La première partie se base sur des données généralement objectives, la seconde sur des motivations subjectives, sur l'avis du sujet sur lui-même.

Il y a chance que cet ensemble livre un tableau assez nuancé et vrai de l'état actuel de notre jeunesse au point de vue envisagé, qui pourrait éclairer une pédagogie fidèle au réel.

Avant d'aborder ces deux questions, il importe de connaître le procédé utilisé pour recueillir nos informations.

Nous avons utilisé un questionnaire d'enquête portant sur de nombreux problèmes : milieu scolaire, familial, de loisirs, difficultés sur la foi, sur la pureté, etc., dont quelques questions seulement touchaient le domaine qui nous occupe. L'objectivité des réponses est

ainsi mieux assurée : la concentration de l'attention étant moins braquée sur un seul objet, le grossissement imaginatif éventuel est plus réduit. D'autre part, la présence d'une foule de questions permet des recoupements et des corrélations extrêmement profitables.

Ce questionnaire était présenté à tous les élèves en classe par le professeur, qui promettait la discrétion la plus absolue. Les réponses enfermées dans une enveloppe étaient immédiatement expédiées vers un centre, qui en reçut plusieurs milliers, grâce à une fraternelle collaboration entre clergé séculier et régulier.

Pour la facilité des calculs, nous n'étudierons ici que deux mille réponses de jeunes gens appartenant à quatre-vingt-douze classes d'établissements scolaires libres belges. Parmi ces deux mille élèves, 127 appartiennent à des écoles normales, 214 à des écoles professionnelles, 211 à des écoles techniques, 781 à des écoles d'humanités modernes, et 667 à des classes d'humanités gréco-latines. La population scolaire étudiée représente ainsi toutes les régions du pays d'expression française. L'âge moyen des sujets est environ dix-huit ans (un peu moins pour les gréco-latines). Ces jeunes gens suivent les cours des deux ou trois années supérieures de leurs écoles ou collèges (en gréco-latines, il s'agit d'une majorité de rhétoriciens).

Les garçons ont répondu très généralement avec une grande bonne volonté, avec un sérieux parfois émouvant. On leur proposait ce travail en vue d'un service à rendre à leurs compagnons, qui bénéficieraient des connaissances plus précises qu'ils allaient fournir à leurs éducateurs.

I. Données sociologiques

1. *Nombres de vocations.*

Avant tout il fallait préciser cette donnée élémentaire : combien de jeunes gens ont envisagé pour eux-mêmes la possibilité de devenir un jour prêtre ou religieux. A la question ainsi posée, voici le pourcentage des réponses affirmatives :

Ecoles Normales :	59,84 %
Ecoles Professionnelles :	22,90 %
Ecoles Techniques :	36,49 %
Classes Modernes :	41,86 %
Classes Gréco-Latines :	65,81 %

Devant ces chiffres, dont l'objectivité a été contrôlée de toutes manières, il est impossible de dire que les jeunes gens d'aujourd'hui n'envisagent même plus la vie sacerdotale ou religieuse, fascinés qu'ils seraient par les prestiges du monde moderne.

Evidemment ces chiffres additionnent tous les degrés de profon-

deur ou de superficialité dans l'adhésion, et il est manifestement impossible d'en jauger la qualité surnaturelle. Il n'est pourtant pas sans intérêt de savoir que cette idée a germé dans le cœur de tant de nos jeunes gens. Le terrain qui a porté cette semence mérite attention et respect.

On sera frappé par le pourcentage élevé des classes normales et gréco-latines, mais on voudra ne pas oublier le chiffre de 41,86 % pour les classes modernes. Trop souvent, hélas ! les élèves de modernes sont laissés pour compte, entre autres, pour le motif (pas toujours avoué) qu'il n'y a rien à en attendre au point de vue vocation. C'est une erreur étonnante. A un titre moindre, on pourrait dire parfois la même chose des classes professionnelles et techniques, bien que la proportion de ceux qui ont pensé à se faire prêtre ou religieux y soit gonflée par l'apport de jeunes gens, moins doués pour les humanités, qui ont entamé ce cycle d'étude après leur échec dans l'autre.

2. *Age de la première « vocation ».*

On demandait ensuite aux élèves de préciser autant que possible à quel âge cette idée de devenir prêtre ou religieux s'était imposée à eux pour la première fois.

On pourra suivre sur le graphique ci-joint la courbe des âges très variables indiqués par les jeunes gens. Elle s'écarte notablement de la courbe de Gauss.

Il y a donc un phénomène extrêmement clair dans ses manifestations : c'est à douze ans ou à quinze ans que l'idée de la vocation s'impose surtout à l'adolescent.

Jusqu'à dix ans la proportion est très basse : des vocations « depuis toujours » sont donc exceptionnelles.

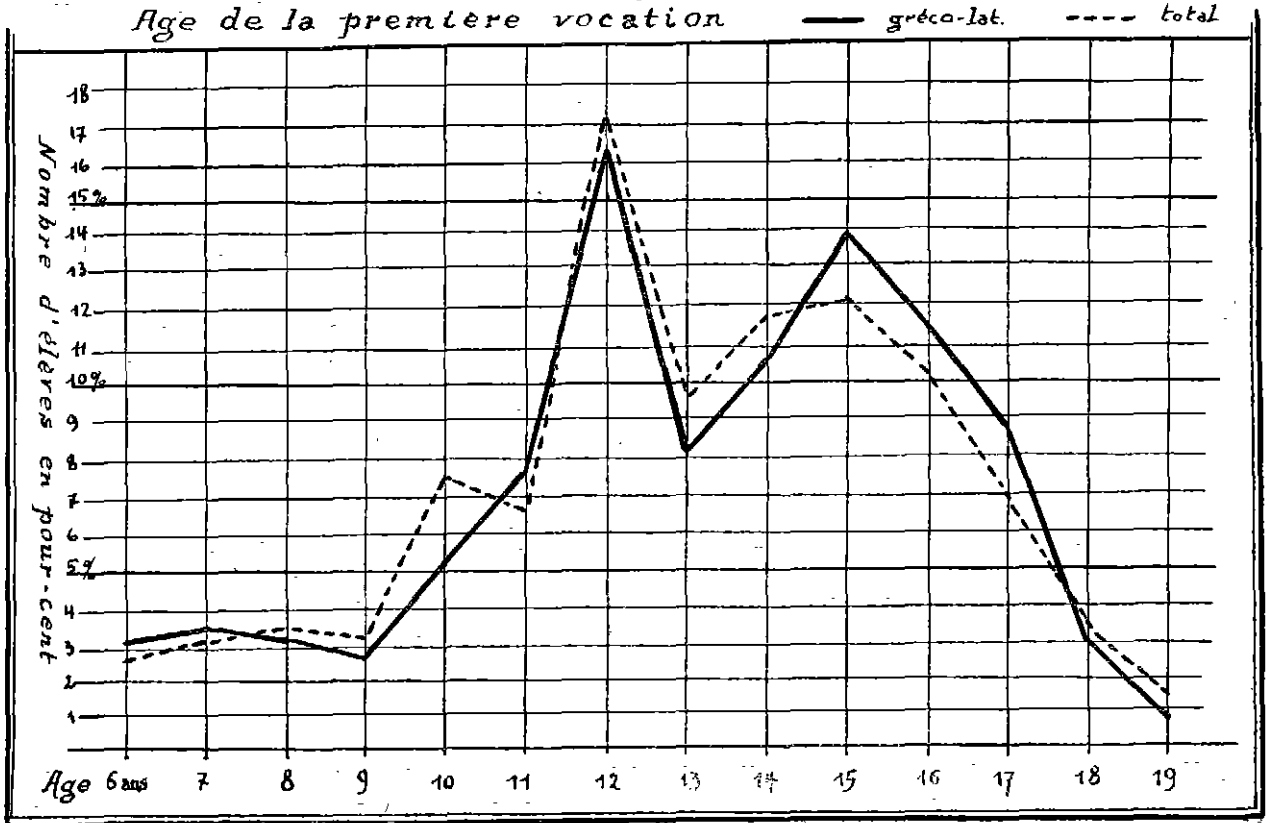
Par contre les douze ans accusent une poussée très nette : la pédagogie familiale et scolaire pressent souvent cet élan de générosité qu'affaiblira la crise d'adolescence, mais on sait aussi aujourd'hui que l'évolution de la crise dépend uniquement [1] des conditions sociales dans lesquelles elle se noue et se dénoue. Une nouvelle poussée se manifeste vers quinze ans, qui n'est pas faite pour surprendre à l'âge de l'éveil dynamique de la personnalité et de la soif d'idéal...

Après dix-sept ans la courbe s'infléchit très rapidement.

Il y a donc en gros deux problèmes de persévérance : celui des douze ans, qui doivent affronter la crise comme une épreuve et une promotion de l'idéal entrevu ; celui des quinze ans, qui doivent stabiliser et purifier un dynamisme qui se cherche.

Mais attention à la signification de ce mot « persévérance ». Il est

1. On trouverait une justification de cet adverbe « uniquement » dans le livre de C. M. Fleming, *Adolescence*, Londres, 1948.


Age de la première vocation
gréco-lat.
total
Nombre d'élèves en pour-cent
18
17
16
15%
14
13
12
11
10%
9
8
7
6
5%
4
3
2
1
Age 6 ans
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19

sûr que, pour beaucoup de jeunes gens, il est normal de renoncer à la perspective d'une vocation entrevue. Le problème de « persévérance » est celui d'une liquidation positive, sans abandon de l'idéal chrétien et sans mauvaise conscience. Ils ont à persévérer dans une vie d'idéal chrétien, dont la vocation n'était qu'une formulation transitoire.

Nous avons demandé aussi aux jeunes gens de nous dire si cette idée de vocation n'avait pas subi d'éclipse avant de s'imposer ou de disparaître définitivement. On notera avec intérêt que, dans 50 % des cas, on a bien affaire à ce phénomène d'élimination, puis de réveil. La proportion est plus forte encore dans les classes gréco-latines, puisqu'elle y monte à 56 %.

On peut en conclure au moins qu'une idée aussi fragile et en même temps relativement aussi tenace exige de l'éducateur une pédagogie très souple, commencée dès le jeune âge et entretenue sans défaillance, même après un échec apparent, qui peut n'être que momentané. Combien de collèges par exemple, qui n'ont de souci des vocations qu'à partir de la troisième, voire de la rhétorique? C'est sûrement une sollicitude assurée dès la sixième, qui éviterait des abandons malheureux ou des liquidations négatives, décevantes pour l'idéal chrétien.

3. *Milieu familial.*

Pour que nos observations soient utilisables dans le domaine familial, comme d'ailleurs pour les quelques points suivants, nous ne pouvons livrer nos chiffres pour la masse des sujets interrogés. Leurs situations ne sont pas assez homogènes. Nous avons donc choisi le groupe qui intéresse davantage nos lecteurs, celui des élèves d'humanités gréco-latines en rhétorique et en poésie, soit un contingent de 535 garçons, 350 rhétoriciens et 185 poètes.

Parmi ces 350 rhétoriciens, 236, soit 67,05 % ont songé à devenir prêtre; parmi les 185 élèves de seconde, 123 ont pensé à la vocation, soit 66,7 %. Ce qui donne un total de 67,1 % de « vocations » en moyenne pour le groupe étudié ici.

Nous avons demandé à ce groupe de donner son opinion sur le degré de ferveur religieuse de leur milieu familial, les invitant à choisir entre les quatre possibilités que voici :

— milieu *fervent*, c'est-à-dire où toute la vie est imprégnée de christianisme,

— milieu *pratiquant*, c'est-à-dire où l'on remplit les devoirs extérieurs de la religion, sans grande vie intérieure,

— milieu *indifférent* à la religion,

— milieu *antireligieux*.

De l'avis de ces jeunes gens, sont *ferventes* 62,8 % de leurs familles, *pratiquantes* 34,2 %, *indifférentes* 3 %; pratiquement aucune n'est considérée comme *antireligieuse*.

Si l'on désire connaître plus en détail la pratique religieuse des parents, voici les résultats qu'on obtient :

83,4 % des pères sont pratiquants
9,7 % des pères sont pratiquants occasionnels
6,9 % des pères sont non-pratiquants

91,2 % des mères sont pratiquantes
7,0 % des mères sont pratiquantes occasionnelles
1,8 % des mères sont non-pratiquantes.

Dans cet ensemble familial, voici la répartition des vocations :
— lorsque la famille est considérée comme *fervente,* 75 % des fils ont songé à la vocation ;
— lorsqu'elle est considérée comme *pratiquante,* 58 % des fils ont songé à la vocation ;
— lorsqu'elle est considérée comme *indifférente,* il y a encore 50 % des fils qui ont songé à la vocation.

L'influence de la famille fervente n'étonnera personne, mais il est bon de remarquer la proportion considérable d'enfants songeant à la vocation dans des familles indifférentes. C'est ainsi que dans les familles où le père ne pratique pas, 45 % des fils songent quand même à se faire prêtre et 60 % dans les familles où la mère ne pratique pas.

Le nombre d'enfants dans la famille vaut aussi la peine qu'on s'y arrête.

Nous avons donc demandé, dans le groupe qui nous occupe, le nombre d'enfants de chaque famille :

12,7 % des familles comptent 1 enfant
22,4 % des familles comptent 2 enfants
20,3 % des familles comptent 3 enfants
14,3 % des familles comptent 4 enfants
10,0 % des familles comptent 5 enfants
6,6 % des familles comptent 6 enfants
5,4 % des familles comptent 7 enfants
8,3 % des familles comptent 8 enfants ou davantage.

Mais cette proportion révèle deux différences significatives, si on l'établit en tenant compte du fait que le fils interrogé a songé ou non à la vocation.

Les chiffres sont très voisins, sinon identiques, pour les familles de 2 à 7 enfants, mais il y a 18,7 % de familles (au lieu de 12,7 % pour l'ensemble) dans le groupe des jeunes gens qui n'ont jamais songé à devenir prêtre ; par contre, il y a 10,3 % de familles qui comptent 8 enfants ou davantage dans le groupe de ceux qui ont songé à la vocation.

Ce qui donne les pourcentages suivants de vocations :

dans les familles qui comptent 1 enfant, 52,1 %
dans les familles qui comptent 2 enfants, 67,5 %
dans les familles qui comptent 3 enfants, 66,9 %
dans les familles qui comptent 4 enfants, 74,6 %
dans les familles qui comptent 5 enfants, 62,2 %
dans les familles qui comptent 6 enfants, 66,6 %
dans les familles qui comptent 7 enfants, 68,9 %
dans les familles qui comptent 8 enfants ou plus, 82,2 %
ont songé à la vocation.

D'où il ressort clairement que la vocation apparaît moins souvent que de coutume dans les familles qui ne comptent qu'un enfant : 52,1 % au lieu de 67,1 %. Pourtant on remarquera ce chiffre inattendu de 52,1 %, qui signifie que plus de la moitié des enfants uniques ont malgré tout songé à devenir prêtre.

Quant aux familles très nombreuses, elles comptent 82,2 % de leurs fils qui ont envisagé la possibilité de devenir prêtre, ce qui dépasse fortement la moyenne de 67,1 %. Bien qu'on soit moins près de s'étonner, il ne faudrait sans doute pas croire qu'il va de soi que 17,8 % seulement des enfants de familles très nombreuses ne songent pas à la vocation : ce chiffre est vraiment exceptionnel.

Si nous interrogeons maintenant le groupe des quarante rhétoriciens qui se disent définitivement décidés pour la prêtrise, nous voyons qu'ils appartiennent à des familles qui comptent en moyenne 4,47 enfants alors que la moyenne de l'ensemble des rhétoriciens n'est que de 3,55 enfants par famille.

Cette influence favorable de la famille nombreuse a été suffisamment mise en lumière pour que nous n'hésitions pas. Nous voudrions plutôt faire remarquer que, dans les familles moins nombreuses aussi, toujours plus de la moitié des enfants ont songé à la prêtrise.

4. *Amitiés féminines.*

Nous aurons à montrer bientôt que, s'il est une motivation qui pèse d'un poids décisif dans l'abandon d'une vocation, c'est bien l'amitié pour une jeune fille.

Il serait intéressant de savoir où en est le groupe en général dans ce domaine.

Nous avons donc demandé des précisions aux garçons. Nous ne ferons état que des réponses aux deux questions suivantes : *ai-je de la sympathie pour une jeune fille en particulier?* et *le lui ai-je déjà dit?*

Plusieurs autres questions tournaient autour du même problème, qui nous ont permis de contrôler la valeur de ces réponses-ci.

Dans l'ensemble des rhétoriciens, 56 % des élèves reconnaissent entretenir cette sympathie pour une jeune fille déterminée et 20 % l'ont dit à cette jeune fille, ce qui signifie généralement que les choses n'en sont pas restées au stade platonique...

Dans l'ensemble des poètes, 55 % ont connu cette amitié particulière et 23 % l'ont déclarée.

On peut supposer que quelques éducateurs, lisant ces chiffres, fermeront un instant la revue, penseront à leur classe ou à l'établissement qui leur est confié et se demanderont s'ils tiennent vraiment compte de cette situation.

Il n'est pas sans intérêt de savoir que dans le groupe des élèves qui disent avoir eu l'idée de se faire prêtre, 46 % seulement sont dans le cas de cette amitié particulière et 16 % seulement l'ont déclarée. Par contre, dans le groupe de ceux qui n'ont jamais songé à la vocation, 69 % des jeunes gens entretiennent cette amitié et 31 % l'ont déclarée.

Ce qui n'empêche pas 57 % de ceux qui sont engagés dans cette amitié féminine d'avoir songé à la prêtrise.

Si nous prenons enfin le groupe des quarante rhétoriciens qui se disent décidés pour le sacerdoce, nous apprenons que 9 d'entre eux ont connu cette phase d'amitié particulière pour une jeune fille, mais qu'aucun ne l'a déclarée.

Nous reviendrons sur ce problème dans notre deuxième partie, car il serait utile de pouvoir déterminer si c'est l'amitié féminine qui élimine la vocation ou si c'est la vocation qui freine l'amitié féminine. Jusqu'ici nous dirons seulement que l'amitié féminine naît moins souvent chez ceux qui ont pensé à la vocation que chez les autres. En effet, dans la plupart des cas (plus des trois quarts) l'amitié féminine apparaît *après* l'idée de vocation, c'est-à-dire à seize ans ou au delà. Or nous savons que ceux qui ont eu l'idée de vocation sont moins atteints que les autres : 46 % contre 69 %.

5. *Œuvres de jeunesse.*

L'appartenance à une œuvre de jeunesse est une donnée sociologique importante, dont l'influence peut être considérable, dans la mesure où l'œuvre est vivante et organise une part active de la vie du jeune homme.

C'est généralement le cas pour le scoutisme et pour le patronage (où les élèves interrogés sont le plus souvent dirigeants). Ce devrait être aussi le fait de la J.E.C. et de la Congrégation, mais en pratique il faut tenir compte du fait que, dans le cas de notre enquête, certaines sections de J.C.F. étaient très actives, d'autres somnolentes, enfin que la plupart des Congrégations étaient de pieuses associations peu dynamiques.

Dans le groupe des élèves de rhétorique et de poésie qui disent avoir envisagé de devenir prêtre :

27,8 % étaient jécistes
26,6 % étaient scouts
8,8 % étaient patronés
11,1 % étaient congréganistes
30,8 % n'appartiennent à aucune œuvre.

Dans le groupe de ceux qui n'avaient jamais pensé à devenir prêtre un jour :

24,4 % étaient jécistes
18,1 % étaient scouts
6,8 % étaient patronés
13,0 % étaient congréganistes
41,5 % n'appartenaient à aucune œuvre.

Mais la question se pose encore une fois de savoir si c'est l'œuvre de jeunesse qui a favorisé l'éclosion d'une idée de vocation ou si c'est cette idée qui a orienté vers une œuvre de jeunesse, ou encore s'il n'y a aucune liaison entre les deux phénomènes.

Les affaires se compliquent du fait que l'enfant a pu appartenir jadis à des œuvres qu'il a abandonnées comme la Croisade Eucharistique, les Cadets ou le Louvetisme...

Nous serons donc très prudents dans nos conclusions. Disons seulement que, dans le groupe qui nous occupe, sur les

144 jécistes,	70,1 % ont pensé à la prêtrise
128 scouts,	75,0 % ont pensé à la prêtrise
44 patronés,	72,7 % ont pensé à la prêtrise
63 congréganistes,	63,5 % ont pensé à la prêtrise
194 non-organisés,	57,2 % ont pensé à la prêtrise.

On peut au moins conclure que l'appartenance au scoutisme, au patronage et à la J.E.C. coïncide statistiquement avec des idées de vocation plus fréquentes que dans la moyenne des cas.

Nous remarquerons pourtant que 57,2 % des jeunes gens non groupés par une œuvre ont songé à devenir prêtre. Il n'y a donc pas à croire que l'œuvre de jeunesse soit un facteur déterminant dans ce domaine. D'ailleurs, dans le nombre des quarante rhétoriciens qui se décident pour la prêtrise, douze n'appartiennent à aucune œuvre.

6. *Le caractère.*

Il s'agit ici d'une donnée psychologique : le caractère des jeunes gens semble-t-il avoir quelque incidence sur l'éclosion d'une idée de vocation?

La question est trop importante pour être épuisée ici. Elle demanderait d'ailleurs d'être traitée pour elle-même par d'autres procédés que ceux que nous avons pu utiliser. Nous nous sommes servis en effet de la méthode Heymans-Wiersma-Le Senne [2], uniquement parce qu'elle est commode et connue de nos lecteurs. En réalité, il aurait mieux valu se baser sur les procédés Cattell [3] ou Bernreuter [4] qui permettent des références objectives à des étalonnages éprouvés.

Aussi schématique qu'ait été notre exploration, elle donne cependant quelques indications profitables.

Dans le tableau ci-dessous, on verra combien d'élèves appartiennent à chacun des huit caractères définis et l'on pourra juger s'il y a des caractères qui groupent plus de vocation que d'autres.

Caractères	Ont pensé à la prêtrise	N'ont pas pensé à la prêtrise
Colériques	8,5 %	8,5 %
Sanguins	8,0 %	6,2 %
Passionnés	32,5 %	25,5 %
Nerveux	3,5 %	3,4 %
Amorphes	5,6 %	5,7 %
Sentimentaux	15,0 %	15,2 %
Apathiques	5,4 %	7,4 %
Flegmatiques	14,0 %	17,7 %
Réponses incertaines	7.5 %	10,4 %

Une seule différence est très claire : il y a nettement plus de passionnés qui songent à la prêtrise que de passionnés qui n'y songent pas.

La différence joue en sens inverse dans le cas des apathiques mais le nombre de sujets qui répondent à ce genre de caractère est faible pour appuyer une conclusion généralisée.

Si nous voulons prendre la question sous son autre angle, nous pourrons fixer comme suit la proportion de ceux qui ont songé à la prêtrise à l'intérieur de chaque caractère.

2. On peut trouver l'exposé de cette méthode dans R. Le Senne, *Traité de caractérologie*, Paris, 1949.

3. Raymond B. Cattell, *Personality. A Systematical Theoretical and Factual Study*, New-York, Mc Graw-Hill, 1950.

4. Il s'agit du questionnaire de la personnalité Bernreuter-Ottawa, qui est la traduction du *Robert G. Bernreuter Personality Inventory* de la *Stanford University* californienne. On peut se procurer ce test au *Centre de Psychologie et de Pédagogie*, **8225, boulevard Saint-Laurent, Montréal 14, Canada.**

Dans le groupe des colériques	67 %	ont songé à la prêtrise
Dans le groupe des sanguins	71 %	ont songé à la prêtrise
Dans le groupe des passionnés	72 %	ont songé à la prêtrise
Dans le groupe des nerveux	68 %	ont songé à la prêtrise
Dans le groupe des amorphes	67 %	ont songé à la prêtrise
Dans le groupe des sentimentaux	66 %	ont songé à la prêtrise
Dans le groupe des apathiques	60 %	ont songé à la prêtrise
Dans le groupe des flegmatiques	61 %	ont songé à la prêtrise.

D'où il ressort également que le caractère passionné connaît plus de vocations que la moyenne (72 % au lieu de 67 %) et que le caractère apathique en connaît moins que la moyenne (60 % au lieu de 67 %) mais que tous les caractères la connaissent. On ne peut donc dire à priori qu'un jeune homme est « caractérologiquement » exclu du nombre de ceux qui envisagent la possibilité de devenir prêtre.

7. Choix de la profession.

Nous voudrions enfin déterminer la profession à laquelle se sont décidés les trois cent cinquante rhétoriciens interrogés au cours du deuxième trimestre de leur rhétorique.

92 sont encore indécis
44 sont décidés pour la médecine
40 sont décidés pour le sacerdoce
32 sont décidés pour la carrière d'ingénieur
20 sont décidés pour l'enseignement
17 sont décidés pour le droit
16 sont décidés pour l'armée.

Les autres professions rassemblent moins de candidats.

On pourrait noter en passant que sur les 32 ingénieurs, 17 seulement ont pensé à se faire prêtres, tandis que parmi les 17 qui se destinent au droit, 3 seulement n'y ont pas songé. Ce qui semblerait indiquer que l'esprit géométrique est moins accessible à l'idée de vocation que l'esprit littéraire ; mais il ne faut pas oublier que l'on a affaire ici uniquement à des élèves d'humanités gréco-latines dont la formation a été poussée avec une prédilection parfois exclusive dans le sens littéraire.

Puisque nous avons à peu près un nombre égal de jeunes gens qui se disent décidés pour le sacerdoce et pour la médecine, il nous a paru instructif de comparer ces deux groupes à de nombreux points de vue. On pourra faire cette comparaison en parcourant le tableau ci-joint où les chiffres indiquent généralement des pourcentages.

A la lecture de ce tableau, il apparaît qu'en gros il n'y a guère de

	Décidés pour la prêtrise	Décidés pour la médecine
Age de la décision	40 % av. 15 ans	15 % av. 15 ans
Décidé en rhétorique	25 %	25 %
Nombre d'enfants dans la famille	4,4 en moyenne	4,5 en moyenne
Situation religieuse de la famille :		
fervente	84,5 %	64,5 %
pratiquante	15,5 %	32,5 %
indifférente	0 %	3 %
Pratique religieuse du père :		
pratiquant régulier	95 %	87 %
pratiquant occasionnel	0 %	8 %
non-pratiquant	5 %	5 %
Pratique religieuse de la mère :		
pratiquante régulière	97 %	97 %
pratiquante occasionnelle	0 %	0 %
non-pratiquante	3 %	3 %
Prière commune en famille	62 %	56 %
Doutes sur la foi	20 %	48 %
Œuvres de Jeunesse :		
J.E.C.	55 %	30 %
Scoutisme	18 %	30 %
Patronage	15 %	12,5 %
Congrégation	18 %	10 %
Aucune	30 %	37 %
Ont un directeur de conscience	75 %	55 %
— qui les aide vraiment	45 %	24 %
Ont de la sympathie pour les jeunes filles en général	78 %	97 %
Y songent souvent	40 %	63 %
Ont de la sympathie pour une jeune fille en particulier	23 %	52 %
Le lui ont dit	0 %	15 %
Choisissent cet avenir :		
par dévouement	85 %	70 %
par goût personnel	20 %	60 %
par désir d'épanouissement (les autres motifs ne sont pas comparables)	15 %	18 %
Difficulté pour la pureté	à peu près les mêmes	
Caractère émotif	68 %	52 %

différences tranchées entre les deux groupes. On doit remarquer toutefois que ceux qui se décident pour le sacerdoce y ont songé généralement plus jeunes, appartiennent à des familles plus ferventes, ont eu moins de doutes sur la foi, reçoivent plus d'aide de leur directeur de conscience, n'ont jamais déclaré leur sympathie à telle jeune fille et d'ailleurs ont éprouvé moins souvent cette sympathie. Le reste est plutôt question de nuance.

En guise de conclusion à cette première partie, nous pourrions, à titre documentaire, tracer le portrait du jeune homme qui a statistiquement le plus de chance d'avoir envisagé la possibilité de devenir prêtre et qui s'y serait finalement décidé en rhétorique. Qu'on veuille lire ce portrait avec l'humour que réclame l'adverbe statistiquement!

Au demeurant, ce jeune homme a songé à devenir prêtre avant quinze ans; sa famille est fervente et compte de très nombreux enfants; on y récite la prière en commun; il appartient à une œuvre de jeunesse; il a de la sympathie pour les jeunes filles en général, mais n'y songe pas souvent, en tout cas il n'a jamais déclaré d'amitié particulière à aucune d'entre elles; il est de caractère passionné; il a un directeur de conscience qui l'aide vraiment et n'a pas de doutes sur la foi; il a eu autant de difficultés pour la pureté que les autres... et ajoutons, si l'on veut, qu'il ne va presque jamais au cinéma [5].

Ne perdons pas de vue cependant qu'aucune des données sociologiques énumérées plus haut n'empêchent l'éclosion de vocations nombreuses (au moins 50 % du total) dans le milieu des élèves de rhétorique et de poésie des collèges catholiques.

Plus généralement la proportion des jeunes gens qui envisagent la possibilité de devenir prêtre ou religieux est plus forte qu'on ne serait tenté de l'évaluer, quel que soit leur genre d'études.

*
* *

II. Motifs d'abandon

Nous pouvons dès à présent aborder les motifs qui, au dire des jeunes gens, ont déterminé l'abandon de la perspective entrevue un jour de devenir prêtre ou religieux. Treize motifs étaient suggérés parmi lesquels ils pouvaient choisir celui ou ceux qui semblaient répondre à leur cas personnel; sinon la possibilité leur était ménagée de pouvoir exprimer leurs motivations hors cadres.

Par souci éducatif, nous n'avons pas formulé dans notre question-

5. Cette dernière précision a été relevée dans le rapport de notre enquête concernant les questions relatives au cinéma. Voir Jean Descamps, *Pourquoi les jeunes vont-ils au cinéma?*, Enquêtes du Foyer Notre-Dame, Fascicule n° 3, p. 7.

naire, au demeurant fort complet, un motif d'abandon de la vocation fréquemment invoqué, et que nous aurions pu exprimer ainsi : « mauvais exemples du clergé ».

D'aucuns trouveront cela peu scientifique, mais nous préférons ce reproche à d'autres qu'on devine. D'ailleurs qu'on se rassure; ce motif est signalé suffisamment sous la plume spontanée de nos jeunes pour qu'il ne subsiste aucun doute !

« Le comportement de certains prêtres qui fait que le catholicisme n'est plus compris par la masse ouvrière. Ce que les ouvriers reprochent aux prêtres, c'est qu'ils prêchent le détachement et roulent en auto et en moto ».

« Manque d'enthousiasme de certains professeurs prêtres qui auraient dû être des modèles ».

« Dégoût de certains prêtres à cause de leur caractère ou de leur vie privée pas toujours bonne ».

Mais cela dit, il serait injuste d'y voir le motif prépondérant de l'abandon de la « vocation ». Les causes que nous citerons à la fin de notre énumération ont certainement une influence plus marquée, au moins d'après l'estimation des intéressés.

Nous citerons ces causes en ordre de fréquence croissant; d'abord les moins souvent invoquées, puis les autres. On se reportera au tableau général de la p. 406 pour évaluer l'importance relative de chaque cause par rapport au milieu scolaire.

1°) *La santé* n'est relevée que par 1,48 % des élèves. Inutile de s'y attarder.

2°) *Le respect humain* n'en a écarté que 3,66 %.

« A cause des moqueries qui visent parfois les prêtres ».

Il est donc peu raisonnable de prêcher contre le respect humain dans ce domaine; ça ne rejoint rien de sérieux dans la mentalité des garçons. Il en va de même dans d'autres domaines. Par exemple, sur neuf cents jeunes gens interrogés sur les motifs qui les détournaient de la Sainte Communion, seuls 1,7 % mettent en cause le respect humain.

3°) On demandait ensuite si la possibilité de la vocation n'avait pas été écartée à cause *d'une trop grande sollicitation* de la part d'un professeur : 6 % seulement invoquent ce motif et 4,75 % en gréco-latines, où tous les professeurs sont ecclésiastiques. Il est exact de relever que ce motif paraît déterminant chez certains et qu'il suffit à lui seul (alors que certains motifs entrent habituellement en composition avec d'autres), mais il est sûrement inexact d'affirmer qu'en général les professeurs catholiques insistent trop sur la vocation auprès de leurs élèves.

MOTIFS D'ABANDON EN POUR-CENT

	Gr.-Lat.	Moder.	Techn.	Prof.	Norm.	Total
Santé	0,99	1,45	1,57	3,41	2,47	1,48
Respect humain	3,56	3,32	5,51	3,40	3,70	3,66
Sollicitation	4,75	6,86	6,30	3,41	11,11	6,006
Parents	4,75	8,31	3,93	2,27	9,87	6,16
Doutes sur la foi	5,74	7,07	6,30	7,97	3,70	6,31
Etudes	7,12	13,93	21,26	31,81	8,64	12,87
Manque de générosité	15,24	14,34	8,66	4,54	8,64	13,10
Désir d'épanouissement personnel	15,84	16,008	14,17	5,68	7,40	14,50
Peur d'une vie étroite	21,97	18,08	14,96	10,22	20,98	18,95
Autre métier	27,72	25,78	22,04	43,18	14,81	26,67
Chasteté	32,27	29,11	29,92	18,18	37,03	30,18
Influence d'une jeune fille	30,09	32,22	24,41	34,09	33,33	30,81
Beauté du mariage	37,62	33,47	36,22	28,40	29,62	34,78

4°) Le nombre d'enfants détournés par leurs *parents*, au moins à l'âge que nous étudions, est faible : 6,16 % (4,75 % en gréco-latines). Les nuances peuvent être naturellement assez sensibles :

« On m'a trop poussé, mais mes parents m'ont refroidi et avec raison »,

à côté de :

« Trop de sollicitation de la part des parents ».

5°) Les *doutes sur la foi* n'ont écarté qu'un nombre restreint d'élèves : 6,31 %. Ce n'est pas, on le sait, que ces doutes soient rares chez ces mêmes garçons. Il y en aura toujours au moins de 35 à 45 % qui diront avoir des doutes sur la foi, alors que 6 % seulement mettront un rapport explicite entre ces « doutes » et l'abandon de la « vocation ». C'est mettre en lumière combien leurs doutes restent abstraits et combien leur vie risque d'être dominée par le divorce entre le monde spirituel et le monde des engagements concrets.

6°) *Les difficultés d'études* n'ont retenu que 12,87 % de l'ensemble et 7,13 % des élèves d'humanités gréco-latines. Bien que modestes, ces chiffres recouvrent sans doute un grand nombre de jeunes gens que l'idéal d'une vie religieuse non-sacerdotale aurait pu attirer, si elle avait été proposée judicieusement au moment voulu. Nous songeons entre autres aux 32 % de garçons d'écoles professionnelles qui ont invoqué ce motif.

7°) Avec le *manque de générosité* nous entrons dans la zone des motifs prépondérants. 13,10 % des sujets et 15,24 % en gréco-latines n'hésitent pas à reconnaître que ce manque de générosité est la cause de leur abandon.

« J'y ai renoncé par lâcheté. »
« Manque de confort, de considération, de richesse. »
« Trop belles conditions sociales de papa et maman. »
« Manque d'esprit de sacrifice. »
« Simplement parce que j'aime la vie libre : voiture, etc. »

Cette médiocrité une fois installée est insurmontable et il vaut mieux évidemment que ces garçons ne songent plus à la vocation.

On remarquera d'ailleurs que ce manque de générosité est d'autant plus invoqué que le milieu familial est plus bourgeois : 15,24 % en gréco-latines, 14,34 % en modernes, 8,65 % en technique et normale, 4,54 % en professionnelle.

8°) Le désir *d'épanouissement personnel* a détourné 14,50 % des jeunes gens ; il n'est le plus souvent que la forme que prend cet autre motif :

9°) *La peur d'une vie étroite* qu'invoquent 18,95 % des élèves (21,97 % en gréco-latines).

Ceux qui connaissent mal notre jeunesse s'étonneront de ces pourcentages élevés, mais ceux qui la connaissent bien seront plutôt surpris de leur relative modération. C'est que, hélas! pas mal de jeunes gens d'aujourd'hui considèrent la vocation comme un épanouissement personnel dans lequel le service du Christ intervient un peu comme un élément mis à la disposition de leur personnalité à promouvoir. Il reste malgré tout symptomatique de notre époque de voir 1 jeune sur 5 renoncer à une vocation supérieure par désir d'épanouissement. Les chrétiens et les prêtres, dans leur légitime ambition de ne pas laisser aux matérialistes le soin d'élaborer une mystique de l'homme et du monde, n'ont-ils pas quelques fois déplacé la perspective? N'ont-ils pas entraîné (ou suivi) les jeunes sur la pente qui mène à l'idéalisation quasi absolue de la personnalité dans le monde. Le Seigneur prêchait la Croix, le renoncement, la foi, la charité, c'est-à-dire le sacrifice de la pesonnalité au service de Dieu et des autres.

« Embrigadé dans la milice des curés, ce sera un empêchement sérieux à l'action. »

« Pour pouvoir travailler et être libre de faire ce que je veux. »
« Le bien que je pouvais faire autrement me semblait plus grand. »
« Cet engagement total et définitif me fait peur. »
« Cette vie me paraît par trop monotone. »

10°) 26,67 % des élèves disent qu'ils ont écarté la possibilité de la vocation à cause de leur désir de réaliser *un autre métier*. Ceci ne demande guère de commentaire.

« Mon père m'a demandé de continuer le métier commencé par lui. »
« J'hésitais entre le sacerdoce et la médecine; j'ai opté pour la dernière. »
« Maintenant cela ne me dit plus rien. Pourquoi, je ne saurais le dire. Ce qui me passionne aujourd'hui c'est la médecine vétérinaire. »

En lisant ces déclarations et d'autres de la même veine, on se demande si on a présenté avec toute la netteté voulue le métier à choisir non pas d'abord en fonction de ce qu'on veut, mais de ce qu'il faut vouloir, étant donné le plan de Dieu sur nos vies. Il est possible qu'il faille qu'un tel choisisse la médecine ou la médecine vétérinaire plutôt que le sacerdoce, mais parce que tel est le plan de Dieu sur sa vie. L'a-t-on ouvert à ce réalisme supérieur?

11°) La courbe des pourcentages fait un dernier bond pour atteindre les causes d'abandon relevées par un garçon sur trois au moins.

Il s'agit d'abord des *difficultés pour la chasteté* signalées par 30,18 % de l'ensemble et 32,27 % en gréco-latines,

12°) puis de l'influence déterminante d'une *jeune fille* dans la vie du garçon : 30,81 % en font état;

13°) enfin de la *beauté du mariage* dont la perspective s'est imposée suffisamment pour éliminer la vocation possible : c'est le cas de 34,78 % de nos élèves et de 37,62 % des élèves d'humanités gréco-latines.

Il est sans doute dans l'ordre des choses de voir les difficultés pour la chasteté occuper cette place décisive dans l'abandon des vocations, quand ces difficultés sont aussi fréquentes qu'elles le sont aujourd'hui ; mais on peut légitimement se demander s'il est normal qu'elles soient aussi fréquentes.

Est-il normal que de 70 à 80 % des jeunes gens interrogés avouent avoir *souvent* des difficultés de ce genre (« souvent » signifie chaque semaine ou davantage) ?

Est-il normal que plus de la moitié ait reçu l'initiation à la vie de compagnons, alors que tous fréquentent des écoles chrétiennes, venant de familles chrétiennes ?

Est-il normal que 12 % des élèves de rhétorique ou de seconde estiment qu'ils n'ont pas encore été, à leur âge, mis au courant de manière satisfaisante sur le rôle du père dans la conception des enfants ?

Tout cela nous l'avons demandé et nous sommes sûrs de ce que nous avançons. Nous pourrions encore ajouter que la plupart n'ont ni directeur de conscience ni confesseur habituel.

Combien pourraient expliquer la perte de leur vocation comme celui qui nous dit :

> « Il aurait fallu vers l'âge de quinze ans trouver un soutien, quelqu'un à qui j'aurais pu parler franchement. Je n'ai pas su faire le premier pas pour aller trouver un prêtre ou le dire à mes parents. »

Il y a peut-être encore des cas plus pénibles. Combien de jeunes gens ont laissé sombrer une vocation dans un trouble qui n'était pas indispensable :

> « Je n'aurais pas voulu apprendre la loi de la génération humaine. Je sens que j'ai perdu de ma liberté, quelque chose que je ne peux exprimer... Je n'aurais pas cette force divine pour pouvoir être un bon prêtre et le rester. »

L'écueil de la chasteté serait-il si souvent fatal, si les éducateurs répandaient soleil et lumière là où s'épaississent tant d'ombres ?

La rencontre d'une jeune fille est cause de l'abandon de la vocation chez un tiers de nos élèves.

> « A partir de treize ou quatorze ans, je me suis malgré tout laissé aller à des sentiments d'amitié avec des jeunes filles ; j'essayerai de ne pas croire à cet appel de Dieu. »

Certains de nos lecteurs trouveront cela parfaitement normal. D'autres seront surpris que 31 % des élèves de collèges soient suffisam-

ment engagés dans l'amitié avec une jeune fille pour renoncer à l'idée de devenir prêtre. A ces derniers nous rappellerons que dans l'ensemble 57 % des élèves n'ont pas hésité à dire qu'ils éprouvaient une sympathie particulière pour telle jeune fille. Quelle est actuellement l'attitude des éducateurs catholiques devant cette situation? Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'elle ne rejoint pas toujours les besoins réels des jeunes gens; ou bien elle ignore la question, ou bien elle est faite de répression disciplinaire, ou bien elle s'accommode d'une tolérance qui est loin d'aider à la formation de principes chrétiens positifs dans ce domaine. Dans combien de collèges le problème est-il même ouvertement posé? Dans combien de collèges s'efforce-t-on de trouver des solutions concrètes en accord avec les parents (qu'il faut souvent former eux-mêmes sur le sujet)?

En attendant, 57 % des élèves font des rencontres amicales avec des jeunes filles, et quand ils ne peuvent le faire en public, ils le font en cachette, à l'insu de leurs éducateurs, et ce qui aurait pu être un bien devient un mal. Et puisque ça devient un mal, l'idée de vocation ne résiste pas. A qui la faute?

Il y a là un problème urgent à aborder. Il fallait le poser ici.

Enfin, la beauté du mariage en a détourné plus du tiers de l'idéal sacerdotal. Deux motifs bien différents sont recouverts par cette « beauté du mariage ».

Les premiers font du mariage chrétien un idéal supérieur à l'idéal sacerdotal ou religieux.

« J'estime que le mariage est beaucoup plus généreux que la vocation sacerdotale. »

« Je peux faire plus de bien en fondant un foyer et en restant de ce monde. »

« Etre un bon père de famille est plus beau que d'être prêtre. »

Les autres adoptent la perspective du mariage comme une sublimation possible et désirée de leurs difficultés pour la chasteté.

« Dieu a voulu le mariage. »

« Le bel amour me paraît plus attrayant et stimulant. »

« Le sacerdoce n'est pas la mission de l'homme sur terre. »

« Je ne désire pas renfermer mes sentiments pour les faire exploser un jour. »

Il faut admettre d'ailleurs que, dans le jugement de supériorité porté sur le mariage, une sublimation plus ou moins inconsciente de la chasteté est également au travail (ce qui est un bien), mais ne doit-on pas reconnaître aussi que cette opinion n'est pas née d'elle-même dans l'esprit de nos élèves? N'y aurait-il pas parfois dans la manière d'exalter le mariage une exagération préjudiciable pour l'idéal

sacerdotal et religieux? On a plusieurs fois, durant ces dernières années, attiré l'attention sur ce danger qui ne naît pas uniquement d'un lyrisme de l'expression trop peu précise, mais d'une erreur de doctrine due sans doute à l'affaiblissement de la foi. Ce danger n'est pas illusoire; nous pensons que les réponses à nos questions le prouvent à suffisance.

Mais — et nous revenons à notre point de départ — est-il aisé de convaincre de la supériorité du sacerdoce un jeune homme qui est persuadé que

« beaucoup de prêtres manquent de générosité, de capacités et de grandeur d'âme » ?

Sans doute, avant de surveiller son langage, le prêtre veillera-t-il d'abord à mériter une sympathie qui valorisera son enseignement.

Il resterait à énumérer ici une foule de motifs moins souvent signalés, qui ont écarté nos élèves de la vocation. En voici quelques-uns dont plusieurs sont considérés comme classiques; en fait ils sont rares et ne doivent pas faire impression à côté de ceux que nous avons relevés plus haut :

« Je ne voulais pas vraiment être religieux mais avoir plus de facilité pour combattre l'impureté. »
« Je ne veux pas devenir un mauvais prêtre. »
« Trop peu de confiance en moi-même. »
« Si je faisais cela, ce serait par déception. »
« J'ai jugé que mon passé ne le permettrait pas, ni ma réputation peu brillante. »
« Je n'ai pas le désir d'arriver au sommet de la vie spirituelle. »
« Je vis dans un milieu qui m'a fait changer d'idées. Chez moi, c'est un café. »
« Je ne sais pas prêcher. »
« Pas digne assez! Cela ne pourrait pas être que je devienne le vicaire du Bon Dieu. »
« Pour ne pas être hypocrite. »
« J'ai peur de la persécution. »
« Je ne veux pas contribuer à une mauvaise œuvre. »
« Je suis le dernier descendant de ma famille et j'ai le devoir de continuer la lignée. »

On trouve un peu plus souvent :

« Cela ne me dit plus rien... »

*
* *

Y a-t-il un genre de vie au monde qui a jamais été envisagé par plus de collégiens que le sacerdoce? Y en a-t-il un qui ait jamais été si souvent éliminé?

Plus de six collégiens sur dix, qui se pressent si nombreux dans les classes d'humanités classiques, ont songé un jour à devenir prêtre; un sur dix seulement persévérera au collège; combien aboutiront à la prêtrise?

Evidemment une part importante du déchet ainsi relevé est parfaitement normale. Enormément de ces garçons n'avaient pas, semble-t-il, une vocation authentique. Ils voulaient devenir prêtre, comme d'autres veulent devenir marins.

Beaucoup manquaient des dispositions psychologiques indispensables.

Pour ceux-là, la question se pose de savoir si la renonciation à l'idéal sacerdotal ou religieux s'est faite dans une perspective surnaturelle comme une acceptation de la volonté de Dieu. Il n'est pas niable que pas mal de ces garçons, qui n'avaient pas la vocation, ont cependant songé à la prêtrise ou à la vie religieuse par idéal. Cet idéal aurait dû trouver un autre point d'application. A-t-on profité de cette phase dynamique de leur jeunesse? Leur changement d'orientation n'a-t-il pas été trop souvent, au moins au début, une sorte de désertion ou une sorte de fatalité?

Reste le groupe de ceux qui avaient ce qu'il fallait pour être prêtre ou religieux et qui ont écarté la vocation pour des motifs discutables. Inutile de vouloir les dénombrer, mais inutile aussi de prétendre qu'ils sont quantité négligeable [6].

Godinne-sur-Meuse. Pierre DELOOZ, S. J.

6. Le texte du présent article peut être obtenu au Foyer Notre-Dame, 24, boulevard Saint-Michel, Bruxelles 4.